

Non estampillée

C'est Jean Genet qui d'abord nous a réunis, Agnès et moi. Notre ami commun, Albert Dichy, qui gérait les archives de l'écrivain à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine, nous avait mis en contact. Je dirigeais au Seuil une collection, et Albert avait pensé que ce qu'écrivait Agnès pouvait m'intéresser. Elle m'a donné un manuscrit, intitulé *La Mouette aux yeux bleus*, roman situé à Marseille et dont le protagoniste, jeune professeur, spécialiste de Proust, s'éprenait d'un groupe d'adolescents qui plongeaient dans la mer.

Comment avait-elle eu l'idée de lier le geste littéraire de Proust qui, dans la *Recherche*, avait fait d'Alfred Agostinelli Albertine, à son propre roman qui opérait une inversion de sexe dans l'autre sens ? Les plongeurs de Marseille devenaient les doubles des « jeunes filles en fleurs » de Balbec. Et elle se faisait l'interprète de leur langage comme Pasolini l'avait fait avec les banlieusards de Rome.

Il en est résulté un livre d'une très grande originalité, où une expérience doublement réelle (sa connaissance de Proust et de la vie marseillaise) prenait une forme littéraire non seulement convaincante, mais brillante, émouvante, qui transfigurait son caractère autobiographique. Agnès Clerc dès lors est devenue l'écrivain que j'étais le plus heureux de publier.

Elle vivait alors à Chicago où elle enseignait la littérature, dans une des universités les plus prestigieuses des États-Unis, Northwestern, tout en enquêtant sur la peine capitale. Et elle a poursuivi son œuvre avec un mélange de sérénité et d'angoisse, d'assurance et de doute, en inventant à chaque livre une forme nouvelle, où s'entrelaçaient le journal intime, la fiction, le déplacement, la condensation, l'inversion, comme dans les rêves. Elle évoquait des éléments personnels dont je connaissais la teneur autobiographique, car elle me parlait d'elle, dans de longs échanges téléphoniques et lors de ses visites en France.

Ses amitiés étaient aussi intenses que l'étaient ses lectures de la littérature et son engagement dans l'analyse de la vie sociale et politique, tant en France qu'aux États-Unis. Elle n'entendait pas l'exercice de la philosophie comme une simple occupation cérébrale, ce qui explique sans doute son choix de la fiction ou de la narration personnelle.

Elle avait fait des études de philosophie. Elle connaissait parfaitement les auteurs classiques et ceux qui le sont beaucoup moins, tels que Léon Chestov, qui a marqué profondément son parcours intellectuel. Peu soucieuse d'obtenir un rôle quelconque dans le monde universitaire, dans le milieu éditorial, dans les médias, elle s'est toujours exprimée avec une parfaite liberté, en mettant en scène des luttes sociales et des moments de sa vie, dont les sensations étaient décrites avec la force concentrée qu'ont les poètes. La lecture de Jean Genet lui avait, de ce point de vue, beaucoup enseigné. Certaines bribes de ses conversations faisaient partie de son œuvre qui reproduisait dans un style réaliste ou expérimental les langages les plus variés. Elle avait également écrit sur les pierres de Carnac. On reconnaît les grands écrivains à leur capacité de décrire lieux et personnes avec la même intensité.

Elle s'est attachée à mon assistante (que je partageais avec d'autres éditeurs historiques du Seuil) et il est né entre elles une amitié très forte. Dominique Miollan, qui était la fille de Simone Lacouture, femme de Jean Lacouture (dont elle était également l'assistante), était en train de devenir un personnage d'Agnès. Non pas qu'Agnès ait eu en tête, en la rencontrant et en la connaissant intimement, de l'utiliser pour la mettre dans un de ses livres, mais parce qu'elle traitait Dominique avec cette même intensité affective qu'elle avait placée dans ses livres. C'est plutôt ainsi qu'il faut présenter les choses. Puis, plus tard, après la mort de Dominique, elle fera d'elle le personnage transfiguré d'un roman qui sera assurément publié un jour, *Assis ensemble dans le noir*, qui compte d'autres figures venues de sa vie, dont celle de son père.

Chaque fois qu'Agnès a rencontré un ami ou une amie, elle m'a parlé d'eux, et j'entendais, à sa voix, le rôle qu'ils étaient en train de prendre, non seulement dans sa vie, mais dans son œuvre. Écrire est sa manière de vivre. Elle ne cherche pas à se substituer à la vie ou à prolonger la vie, mais à entrer en contact avec sa voix intérieure et les voix diverses qui lui parvenaient des humains, des bêtes, des minéraux, des végétaux, du monde animé ou inerte. Mais à vrai dire, pour elle, tout a une âme.

*

Après un séjour de dix ans à Chicago, Agnès était revenue vivre en France. Les livres que j'ai, après *La Mouette aux yeux bleus*, publiés d'elle, successivement *Le Dragon de Lawson*, *Phoenix*, *Al* constituent, pourrait-on bien sûr dire, une suite autobiographique, puisqu'elle y évoque des expériences et des rencontres qu'elle avait vécues, m'en ayant parlé par ailleurs. Mais une fois passées par le filtre de l'écriture, elles

devenaient autre chose qui relevait plutôt de l'illumination ou, si l'on veut être pédant, de l'épiphanie.

Lorsqu'on a terminé la lecture d'un livre d'Agnès, il reste beaucoup de lumière dans notre mémoire de lecteur. Qu'elle parle d'art contemporain, de politique, de deuil, de passion amoureuse ou amicale, d'animaux, de pierres, de plantes, d'envoûtement ou de voyage, qu'elle soit linéaire ou expérimentale, elle travaille en orfèvre des mots et des sensations. Et son propre « je », à la différence de tant de ceux d'écrivains, n'est ni égocentré, ni omniscient. Elle est le témoin des interférences du monde et de soi, elle est attentive aux vibrations de la vie, plus qu'aux relations psychologiques. En cela, elle a une démarche, certes poétique, mais aussi philosophique.

Elle a été une proche amie de la photographe Isabelle Weingarten, l'interprète bouleversante de *Quatre nuits d'un rêveur* de Robert Bresson, d'après *Les Nuits blanches* de Dostoïevski. Agnès relisait le journal intime d'Isabelle, dont la mort précoce a rendu la publication impossible. Lorsque je les ai vues amies, je n'en ai pas été surpris, car Isabelle Weingarten était aussi décalée dans le monde du cinéma et du théâtre qu'Agnès dans celui de la littérature et de l'édition. Mais ce qui est sûr, c'est que toutes deux apportaient une personnalité intacte de toute contamination sociale.

Isabelle Weingarten pas plus qu'Agnès n'était marginalisée : sa filmographie est importante. Elle a été la compagne de deux réalisateurs. Elle est au casting de films de Wim Wenders, Manoel de Oliveira, Benoît Jacquot, Jean Eustache. Agnès a fréquenté de grands écrivains qui l'admiraient. Elles ne passaient pas inaperçues. Mais leur présence a, dans le cinéma, dans la photo, dans l'art, dans la littérature, un mode

d'être spécifique, qui n'est ni de la clandestinité invisible, ni de l'exhibition forfantoire, ni de la timidité, ni de la hardiesse. Bresson l'avait compris. Et elles se sont reconnues pour ce trait commun, indéfinissable, mais identifiable. Toutes deux avaient un écrivain pour père.

En s'inspirant ici de la forme et de l'esprit des *Carnets du sous-sol*, de Dostoïevski, pour donner la parole à son narrateur, elle n'est pas écrasée par la comparaison avec sa référence littéraire. Car la circulation de son attention de lectrice à sa vigilance d'écrivain est totalement naturelle et sincère. Elle est aussi à l'aise dans l'écriture chorale avec de nombreux personnages (elle l'a fait pour son premier livre, mais aussi pour *Phoenix* et pour *Al*), que dans le monologue très intimiste.

Chez elle la réflexion, l'introspection (autour de moments critiques de l'existence ou d'expériences qui réunissent sa conscience sociale et l'humanité des rapports personnels) vont de pair avec une observation d'entomologiste empathique, si l'on peut dire. Elle scrute, mais elle ne met pas à distance. Ni elle-même, ni les autres. Et c'est probablement sa caractéristique.

Agnès a beaucoup voyagé, a beaucoup traduit, a beaucoup lu, a beaucoup regardé les œuvres d'art de ses contemporains. Il ne s'agit pas de simples considérations esthétiques, mais d'une attention, à travers l'art et les comportements humains, au chaos relationnel lié à une sorte de délitement de la société, où les « sans place » perdent leur voix, si l'on ne recueille pas l'expression de leur désespoir. Mais elle a intériorisé tout ce qu'elle a rencontré, sans jamais opposer soi et les autres, sujet et objet. Elle aime beaucoup

la photographie, dont elle comprend le mécanisme temporel et spatial, avec une immense subtilité.

Certes, elle est consciente de ne pas mener la vie de tout le monde. Même dans le cercle étroit des artistes et des écrivains, elle demeure à part. Son père était donc écrivain : auteur d'une série d'espionnage, dont le personnage récurrent se nommait le « judoka », et qui donna lieu à des films. Cette ascendance qui l'a familiarisée avec la littérature n'est cependant pas ce qui pouvait l'influencer, sinon que les romans de « genre » populaires recèlent aussi des trésors communs avec la poésie et le roman intérieur.

Agnès Clerc a publié ses quatre premiers romans dans une grande maison d'édition, mais de façon relativement secrète. Je ne peux cacher que j'ai beaucoup pensé à Violette Leduc qui, de 1946 à 1964, publia sans succès des livres admirables, jusqu'à ce que *La Bâtarde* la sorte de l'ombre. *Trésors à prendre* pourrait être un titre d'Agnès Clerc. Il suffit de remarquer son style. Il n'est pas de page où ne brille une phrase, qui, par son ton insolite, sa formulation nouvelle, ouvre le « je » du narrateur, pourtant secrètement captif de son apparente misère, vers le monde.

*

Lorsqu'on me demande quels auteurs je suis le plus fier d'avoir publiés au Seuil, je dis sans hésiter Agnès Clerc, même si j'ai édité beaucoup d'autres écrivains de talent. Mais aucun autre ne me semble avoir pâti d'un sort aussi injuste en ayant manifesté autant d'originalité. C'est qu'Agnès Clerc, tout en faisant usage d'une sensibilité extraordinairement affinée, ne se prend pas pour objet, ni même pour sujet, dans la mesure où son regard se porte sur ses amis, de diverses générations, de diverses espèces. Dans son deuxième livre,

Le Dragon de Lawson, qui raconte son séjour aux États-Unis, comme plus tard *Phoenix*, c'est une animal insolite de compagnie, un lézard du désert d'Australie qui lui sert d'objet « transitionnel » (tout comme le narrateur de cette « planète minuscule »). Elle reporte sur sa propre sensibilité celle de ceux (êtres humains, mais donc ici une bête) en qui elle place toute sa confiance. Il en va de même pour les écrivains qu'elle convoque.

Elle avait participé à un numéro spécial d'*Europe* sur Jean Genet. Son intervention était la plus brève, mais la plus éclairante. Elle y analysait l'écriture en cellule. D'une manière si pénétrante que l'on pouvait croire qu'elle y avait séjourné. Et, comme on le verra, dans ce *Journal d'une planète minuscule*, elle en sait long sur la littérature carcérale. Beaucoup d'écrivains ont écrit de brefs récits fulgurants qui plus qu'un essai sur la littérature sont révélateurs de leur « atelier » intérieur. C'est le cas de Joseph Conrad, de George Orwell, de Henry James, et bien sûr des écrivains russes (Tchekhov, Gogol, Tolstoï, Erofeïev) ou japonais (Sôseki, Ôgai, Akutagawa, Hayashi) entre la nouvelle et l'essai, le journal et la fiction. C'est à ce genre qui n'en est pas un, qu'appartient le présent livre d'Agnès Clerc.

Elle vit dans un atelier de peintre. C'est sa juste place. Aucun écrivain n'est plus proche, dans sa conception de son travail, de celui d'un peintre. Elle pourrait faire partie du « Cénacle » qu'avait inventé Balzac, pour glisser le portrait de ses amis artistes dont il percevait le talent aigu et qui n'avaient pas trouvé dans le monde de place préconçue : ils avaient inventé la leur. Il y a *underground* dans le souterrain du journal-roman de Dostoïevski. Bien sûr, pour aller vite, on pourrait dire que l'œuvre d'Agnès Clerc appartient à l'*underground*. Mais le concept est désormais galvaudé. C'est

une marque déposée : rien de plus contraire à l'esprit de ce livre. S'il est expérimental, c'est malgré soi. L'estampille aurait accru la notoriété, mais au prix d'un malentendu.

René de Ceccatty